

EXPERIENCES NON-DUALISTES  
« MONSIEUR MONSIEUR » de Jean TARDIEU

Christian LE DIMNA

Au cours d'une précédente recherche sur la notion de « voir » j'ai tenté, comme je le ferai ici, de mettre en évidence le lien profond qui me semble unir la poésie et la mystique. Je considère en effet que l'intérêt accordé par les études littéraires à l'aspect matériel de l'œuvre ne prend toute sa signification qu'autant qu'il permet au lecteur de regarder dans la direction pointée par ce doigt pour lui offrir un « sens » dans la double acception de ce terme. Un proverbe attribué au Zen japonais n'avertit-il pas : « Le doigt montre la lune, l'imbécile regarde le doigt » ? L'étude attentive d'un des poèmes les plus célèbres de Jean Tardieu, intitulé « Monsieur Monsieur », nous montrera ainsi que certaines expériences auxquelles il y est fait allusion, furent également retracées, en des termes très proches, par certains sages établis dans ce qu'on appelle l'état non-dualiste.

C'est en me fondant sur cette similitude que je voudrais cette fois tenter de fournir une nouvelle clé permettant non seulement d'ouvrir une des portes de la compréhension de ce poème particulier mais plus largement de la poésie de Tardieu dont Pierre Dumayet disait qu'elle-même « était une clef magique qui permet d'ouvrir tout une suite de portes. La dernière donnant sur le passé d'avant l'homme. C'est toute l'histoire de l'humanité que le poète (ou son lecteur) revenant sur ses pas, franchit d'un bond. » Le « passé d'avant l'homme », ou peut-être, selon l'expression de Douglas Harding, d'avant son entrée dans ce « club des humains » dont nous verrons que la coûteuse cotisation consiste en la renonciation à l'Eden de la non-dualité et en la perte de son vrai visage.

Pour trouver cette clé, nous chercherons d'abord dans la biographie de Jean Tardieu, certains éléments indispensables à la compréhension de son œuvre, en nous arrêtant sur un événement qui devait bouleverser son adolescence, sa vie et donc sa poésie. Nous situerons ensuite dans son œuvre, le recueil de poésies « Monsieur Monsieur » dont le titre est tiré d'un sous-groupe de poèmes numérotés de I à V. Après avoir rapidement exposé les fondements théoriques de la mystique non-dualiste, nous concentrerons notre intérêt sur les poèmes et dans le cadre restreint de cette étude, nous tenterons simplement alors d'élucider certains passages des deux premiers d'entre eux, à la lumière du témoignage de certains mystiques choisis dans la tradition hindouiste de l'Advaita ou hors de toute tradition comme celui de Douglas Harding dont les expériences sont étonnamment proches de celles de Tardieu. Nous pourrions découvrir alors dans quelle mesure ces expériences de non-dualité s'inscrivent au cœur de la poésie de Jean Tardieu et sans doute de toute poésie.

Connaissez-vous Jean Tardieu ?

Mais oui, monsieur, n'en doutez pas, je connais Jean Tardieu.  
 Je le connais même depuis de nombreuses années.  
 C'est un ami vraiment. Entre nous deux pas de Monsieur.  
 Je lui dis : Jean, comment vas-tu ? Nos têtes condamnées  
 Se sourient bien d'aplomb sur les épaules de l'instant  
 Et nous oublions ceux où l'on sent qu'elles se détachent  
 Comme pour s'entraîner à rouler déjà hors du temps

Jean Réda *Interviews*

Même si sa popularité est grande et que comme le dit Pierre Dumayet : « Presque tous les enfants connaissent par cœur un poème de Jean Tardieu » suggérant aussi que « les grandes personnes pourraient bien les imiter, non ? », il n'est peut-être pas inutile de rappeler brièvement le parcours d'une vie qui commença en 1903 à Saint-Germain-de-Joux, petit village du Jura, entre Nantua et Bellegarde dans la maison d'un peintre, Victor et d'une musicienne, Caroline. Leur fils reconnaîtra plus tard cette double influence artistique dans son œuvre : « J'ai cherché à transposer dans l'art d'écrire quelques-uns des secrets que j'avais pu saisir dans l'art de peindre ou de composer de la musique ». En tout cas, d'une sensibilité et d'une intelligence précoce, il commença à écrire des poèmes avant l'âge de dix ans et à quinze ans, après avoir été emmené par son père, à la Comédie-Française où l'on joue « Le Malade imaginaire », Jean Tardieu écrit sa première comédie : « Le Magister malgré lui », parodie d'une classe de littérature au lycée. Si c'est un poète que nous nous intéressons dans cette étude, il faut savoir qu'il fut aussi dramaturge.

En 1920, il entre en classe de philosophie, mais à Pâques, un matin, un événement dont il ne se remettra sans doute jamais, bouleverse sa vie. Son état mental inquiète ses proches et il doit interrompre ses études. On lui recommande le repos, moins de lectures, quelques travaux manuels. Après un été de convalescence, il passe son baccalauréat de philosophie à la rentrée mais, pendant un an encore, on lui conseillera d'éviter tout surmenage. Il se remet à écrire, mais ses essais, en vers ou en prose, sont pessimistes. Il ressent, comme une nostalgie, le souvenir de son équilibre d'« avant » (avant la crise). Il continue pourtant ses études, prépare une licence en droit, puis bifurque vers les lettres. C'est à cette époque-là que son ami Heurgon le présente à son professeur de grec, Paul Desjardins, qui vient de fonder les « Entretiens d'été de Pontigny ». Ils sont invités l'un et l'autre et leur séjour dans ce lieu prestigieux de culture exercera sur son esprit une influence bénéfique et ineffaçable. Il y rencontrera quelques hauts représentants, français et étrangers, de l'« intelligentsia » de l'époque, tels que Gide, Rivière, Schlumberger du Bos, Groethuyzen, Ernst-Robert Curtius, Roger Martin du Gard, Miguel de Unamuno, Léon Chestov, Lytton Strachey, Tatiana Tolstoï ...

Après la libération de Paris, il entre à la Radiodiffusion française comme chef du Service dramatique. En 1946, il est chargé, à la suite de Pierre Schaeffer, de créer le « Club d'essai » de la RTF, service de prospection et de production radiophonique expérimental, où il restera en poste pendant de nombreuses années, ce qui lui permettra, d'une part, d'accueillir des célébrités comme Claudel, Braque, Jean-Louis Barrault, Darius Milhaud, Honegger, Belaval ou Bachelard et, d'autre part, d'ouvrir les portes du monde

culturel moderne à des quantités de jeunes talents, comme François Billeldoux, Gilbert Amy, Michel Polac, Jean Négroni ou Jean Topart. Il ajoutera, bientôt à son service un Centre d'études de caractère scientifique et une revue « Les Cahiers d'études de radio-télévision ».

Tout en étant très accaparé par son travail quotidien à la Radiodiffusion française, écrivant la nuit, il ne cessera, désormais, de publier (presque toujours chez Gallimard) des ouvrages composés soit de poèmes, soit de pièces de théâtre, soit de proses, comme « Monsieur Monsieur » (poèmes d'humour), « Un mot pour un autre » (recueil burlesque), « La Première Personne du singulier » (proses fantastiques), « Une voix sans personne » (poèmes lyriques), « L'Espace et la flûte » (poèmes sur des dessins de Picasso), « De la peinture abstraite » (proses poétiques inspirées par la peinture moderne, éd Mermod), « Théâtre de chambre I et II », « Histoires obscures », « Hollande », textes écrits pour des aquarelles de Jean Bazaine, « Pages d'écriture » (proses de réflexion), « Les Portes de toile », etc.

En 1969, Jean Tardieu prend sa retraite à l'ORTF, avec le titre de conseiller de direction. Pendant sa retraite, il semble que, loin de restreindre son activité créatrice, il l'ait au contraire accrue. Dans les dix ou quinze années suivantes, il fera paraître encore de nombreux livres qui correspondront toujours aux principales constantes de ses recherches et de son oeuvre. Ce seront aussi les années de la reconnaissance officielle avec l'attribution de sept grands prix littéraires depuis le Grand Prix de Poésie de l'Académie Française en 1972 jusqu'au Grand Prix des Poètes de la SACEM en 1989.

Dieu vous a donné un visage  
Et vous vous en fabriquez un autre !

William Shakespeare *Hamlet*

Se découvrant dans le miroir, elle retrace presque du jour au lendemain :  
d'Espace infini qu'elle était, ouvert pour accueillir toutes choses, elle se trouve  
désormais réduite à cette unique petite chose dans la glace.

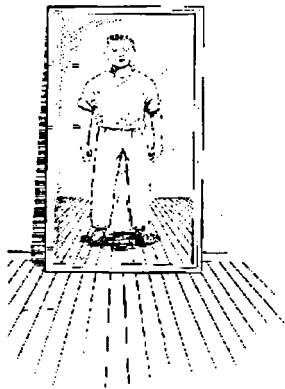
Douglas Harding *Le procès de l'homme qui disait qu'il était Dieu*

Dans toutes les biographies qui sont consacrées à Jean Tardieu, une importance particulière est donnée à ce matin de Pâques 1920, noté précédemment, où « les dix-sept ans de Jean Tardieu furent blessés » et où « ils virent brusquement se déchirer, et sans cause précise, du moins explicable, le bel univers extérieur et mental, où toute chose avait sa raison d'être, son lieu et son lien.

L'édifice logique des sentiments, des pensées et des raisons ne tint plus debout et bascula dans l'incohérence et les ruines. Tout se défit en un seul instant. Quelque chose cassa irrémédiablement.» Emilie Noulet *Jean Tardieu* Ainsi s'exprime Emilie Noulet, qui parle même d'un effondrement comparable à celui de Rimbaud. « En se voyant étrange, en se voyant étranger à lui-même, il reconnaît sa propre image... » Robert Sabatier dans son « Anthologie de la Poésie du XXe siècle », parle d'« une crise intellectuelle qui marque une rupture dans sa vie intérieure » et que certains mettent sur le compte d'un surmenage intellectuel. Claude Mauriac dans son *Journal* à la date du 3 novembre 1969 note que Tardieu vécut alors « au risque d'en mourir, une crise existentielle dont il ne s'est jamais remis. » Et Tardieu lui-même, cité par Mauriac, avoue : « A l'âge réputé heureux de l'adolescence, je me suis approché de quelque chose de plus effrayant que l'inconnu ou la mort : c'était l'indiscernable. » En tout cas, chacun et l'auteur lui-même, s'entend à reconnaître qu'il y eut un avant et un après, et que le secret de la poésie de Tardieu trouve son origine dans cet « instant de panique ». Cela ne peut que stimuler notre intérêt à percer le mystère de cette chute originelle qui évoque naturellement le passage de la Genèse où pour avoir goûté à l'arbre de la connaissance c'est-à-dire de la discrimination et de la dualité, Adam et Eve furent chassés du jardin d'Eden.

L'importance de cet événement fondateur admise par tous, on peut tenter de comprendre ce qui a pu se passer dans la conscience de l'adolescent Tardieu. Une piste intéressante m'a semblé s'ouvrir lorsque que j'ai découvert dans les diverses études qui sont consacrées au poète que c'est « en se rasant devant la glace, qu'il prend peur de son "double" ». N'est-ce pas à cette expérience que se réfère le poème intitulé « L'Enfer à domicile » qui commence ainsi :

Dans le secret d'un couloir obscur  
au fond d'une glace incertaine  
un homme rencontre son image



Le miroir, thème constant dans l'œuvre de l'auteur, se révèle ainsi comme étant l'instrument même de l'aliénation, la porte de sortie de soi-même avant de devenir, dans les mains d'un Douglas Harding, un puissant outil de libération et la porte du retour chez soi ou en soi. Chaque être humain, afin de se continuer comme tel, doit d'ailleurs passer par cette étape que tout étudiant en psychologie connaît depuis Lacan sous le nom de "stade du miroir" lequel inaugure la seconde étape d'une évolution qui, après quelques années, conduira l'enfant à devenir membre à part entière de la communauté humaine. Mais toute chose ayant un prix, nous payons très cher notre entrée au Club des Hommes. L'addition paraît d'autant plus lourde que c'est en une seule fois et tardivement que nous nous acquittons de la dette, ce qui semble avoir été le cas de Tardieu - celui qui est *Dieu* jusqu'à *Tard* - si nous acceptons d'appliquer les découvertes de l'onomastique non seulement aux noms des personnages mais à ceux de leurs auteurs et de croire à la pertinence des jeux de mots psychanalytiques.

A l'origine, le bébé comme l'animal ne voit donc qu'un autre dans l'image que lui renvoie le miroir. Il ne se confond pas avec ce reflet, là-bas. Les psychologues disent qu'il n'a pas de soi, sans nier pourtant qu'il y ait une forme de conscience en lui. Les mystiques disent qu'il n'a pas de visage personnel et ne superpose rien à cette Clarté ou Non-chose centrale, à cet espace, un terme souvent utilisé par Tardieu pour désigner ce que d'autres appelleraient Dieu ou le Soi. Après avoir fait l'expérience de la séparation, le petit humain, par fascination pour sa propre image et sur l'insistance de ses parents, commence vers l'âge de deux ans, à faire un lien entre cette image là-bas dans le miroir ou dans le regard des autres et ce qu'il est ici pour lui-même. Il conservera cependant encore pour plusieurs années, la capacité de se vivre en tant qu'espace infini, ouvert à toute chose, même s'il accepte en même temps, plus ou moins conflictuellement, de s'enfermer peu à peu dans le cadre étroit du personnage qu'on lui impose de jouer, au point d'en venir un jour à s'identifier totalement à lui, à cette image que les autres voient de lui et à se voir comme un autre. Pendant ces années de transition dont le nombre varie selon les déterminismes individuels, il bénéficie alors de la double possibilité de se vivre comme Grand "Je" pour lui et comme petit "je" pour les autres, cette « Première personne du singulier » qui est aussi le titre d'un texte en prose dans lequel Tardieu paraît évoquer directement cette expérience de ses dix-sept ans. « C'est alors

seulement que je compris que je devenais homme car c'était le début du tourment de la *séparation* ». Tardieu *Mémoires d'un orphelin La première personne du singulier* Ainsi, après avoir été chassé du Paradis Terrestre, chacun s'engage peu à peu dans l'aventure humaine et au début de l'adolescence, se trouve alors "face à face" avec un monde situé en dehors de lui et qu'il perçoit comme menaçant. C'est la troisième étape, celle dans laquelle chacun de nous se trouve sans doute aujourd'hui, où la puissance du mental nous fait croire que nous sommes un objet parmi d'autres dans un monde hostile, prisonnier là-bas dans ce miroir, tout en sachant plus ou moins obscurément qu'il n'en a pas toujours été ainsi.

Pourtant, il semblerait que certains êtres d'exception maintiennent plus longtemps que d'autres ce contact avec le monde de leur enfance et surtout qu'il existe, offerte à chacun, une troisième étape au cours de laquelle, redevenus « pareils aux petits enfants » Saint Jean *Évangile*, nous pouvons récupérer notre « Visage Originel, clair, immense, divin et voir à nouveau dans le miroir, ce que nous ne sommes pas, tout en conservant dans la vitrine là-bas, notre carte de membre du club avec la photo de ce petit visage humain ». Douglas Harding *Procès*. Le miroir devient alors l'instrument de notre libération et quoi de plus normal que de rentrer chez soi par la porte qui nous en a vu sortir. C'est pour voir ce que nous ne sommes pas que nous regardons alors dans le miroir.

Mais ce matin de Pâques 1920, on peut croire que la découverte que fit, au contraire, le jeune Tardieu dans la glace devant laquelle il se rasait, fut celle d'un visage qu'il prit pour le sien, qu'il fit sien, qu'il colla sur ce vide ici et qui délimita à jamais l'espace infini qu'il était encore un instant auparavant. « Ce qui fut nommé l'espace lui apparaîtrait partout atrocement divisé en *logements*, je veux dire en objets contigus enfermés les uns dans les autres à l'infini... » Tardieu *Arguments Accents*. Ce fut en quelque sorte une illumination à l'envers, la chute brutale dans les ténèbres, le renvoi du Paradis avec le bruit sourd des portes qui se referment derrière lui. Pris au piège, il se met alors à croire que tout retour lui est interdit et qu'obligation lui est désormais faite de vivre en tant qu'objet dans un monde sans cesse en lutte, celui des divisions, des oppositions, des contradictions, des combats, de la dualité vécue comme antithétique à l'unité perdue. Jamais cependant, Jean Tardieu ne deviendra un bon joueur à ce « Face Game » (jeu de visage) une expression reprise de Douglas Harding par le fondateur de l'Analyse Transactionnelle, Eric Berne qui la placera au centre de sa méthode de psychothérapie.

L'existence, minute après minute, consiste à tenter de faire disparaître la dualité et de revenir à la non-dualité (...) Toutes vos actions ou réactions ont toujours pour but de faire disparaître la dualité, soit par l'assimilation, soit par la destruction.

Arnaud Desjardins *Pour une mort sans peur*

(...) Toute ma vie est marquée par l'image de ses fleuves, cachés ou perdus au pied des montagnes. Comme eux, l'aspect des choses plonge et se joue entre la présence et l'absence. Tout ce que je touche a sa moitié de pierre et sa moitié d'écume.

Jean Tardieu *Le fleuve caché*

Afin de comprendre cette expérience qui fonde la poésie de Jean Tardieu et de jeter un peu de lumière sur les poèmes de « Monsieur Monsieur », il peut être utile d'introduire ici quelques explications concernant ce qu'on appelle le dualisme et le non-dualisme. Ces deux notions ont été le plus clairement définies par un courant mystique hindouiste appelé "Advaita" (non-deux) même si on les retrouve également dans le bouddhisme comme dans les courants mystiques de toutes les grandes religions.

Le principe essentiel de l'Advaita est l'identité fondamentale de l'Atman et du Brahman. Brahman est le fond sur lequel tous les phénomènes sont expérimentés, cette conscience qui demeure aussi en chacun de nous. L'Atman au plus profond, le Soi, est le même que cette conscience et est identique au Brahman. Le monde des apparences multiples, le monde de la dualité, n'est pas de nature différente de celui de l'essence unique et divine. Dans un langage chrétien, Dieu n'est pas différent de sa Création et ses créatures ont été façonnées à l'image de Dieu. Pourtant, dans la culture occidentale, on conçoit habituellement cette dualité comme faisant obstacle à l'unité, sauf dans un certain courant mystique chrétien qui rejoint la tradition orientale pour considérer la dualité comme la face visible de ce qui n'ayant ni nom ni forme, ne peut se définir que par son absence.

Dans cette perspective non-dualiste, il ne saurait y avoir de distinction, au plan de la réalité ultime, entre le créateur et la création, le divin et l'humain, l'absolu et le relatif. Seul un étrange voile d'ignorance nous maintient dans l'illusion d'une séparation entre moi et les autres, entre moi et le monde, illusion qui nous fait croire que le petit « moi » est différent du grand « Moi », que le « soi » n'est pas le « Soi » ; mirage qui nous fait nous identifier à cette image inversée que nous renvoie le miroir, et qui nous maintient dans l'angoisse de la solitude ; tragédie qui nous fait croire que cette petite vague que nous sommes, puisse être différente et séparée de l'océan car même si un bref instant, elle semble avoir une forme distincte, c'est avant de retourner à cet infini ou cet indéfini d'où elle vient. Les hindous ont nommé *maya* cette illusion qui résulte du fonctionnement d'une sorte d'organe interne composé de quatre éléments : *ahamkar*, la conviction d'être un « moi » séparé du reste, défini comme « non-moi », *citta*, appelé inconscient par la psychanalyse, *manas*, le mental dont il est l'étymon et qui a donné *mens* en latin et *mentir* en français et enfin *buddhi*, l'intellect supérieur, capable de neutralité et d'impartialité devant les événements.

Le bouddhisme parle d'*avidya*, étymon d'aveuglement et d'avidité, pour désigner notre refus d'accepter la loi du changement dans un univers conçu comme une chaîne de causes et d'effets. Ce refus

engendre le désir, la peur et la souffrance de cet *ego* qui se perçoit lui comme une personnalité stable et fixe dans un univers soumis au changement. D'une manière générale, l'Orient dépeint l'*ego* comme un délire dont nous serions tous atteints, une maladie propagée par tous nos concepts et donc par le langage lui-même, ce qui rend celui-ci particulièrement inapte à décrire un état sans *ego*. Le dualisme est donc une simple illusion et non la Réalité tandis que la dualité est la base de la Manifestation dont le fonctionnement repose sur l'existence de couples non pas opposés mais complémentaires. La réelle compréhension-acceptation de la dualité comme telle est ce qu'on appelle non-dualisme. L'Atman, le Soi, est au-delà de la dualité. Toute tentative de le définir échoue donc nécessairement parce que le langage présuppose la dualité, ce qui conduit à refuser de donner une définition du Soi qui serait au mieux partielle et en fin de compte fautive. On ne peut lui prêter aucun attribut et il ne s'approche que négativement car dès que l'on nomme, dès que l'on qualifie, on fabrique une pensée-objet limitée : « Je ne suis ni le mental, ni l'intellect, ni le moi empirique, ni la mémoire ; je suis sans vue, sans goût, sans odorat et sans ouïe ; je ne suis ni l'éther, ni la terre, ni le feu, ni l'air ... » Shankara in *Hymnes et chants védantiques*

En même temps qu'il décrit le mal, l'Orient affirme la possibilité d'une totale guérison, d'une libération et de la "dé-couverte" d'un état toujours présent mais voilé d'ignorance. Selon le point de vue hindou-bouddhiste, l'Eveil ou la Libération consiste à être définitivement établi dans cette « pure conscience et pure béatitude » dont parle Shankara. Même si certains mystiques affirment que la perception de notre véritable nature est immédiatement possible, on dit souvent que cette guérison advient à la suite d'un long processus. Comme on ne peut guérir simplement en lisant l'ordonnance du médecin, il faut suivre le traitement prescrit. Toutes les traditions ont donc élaboré un certain nombre d'exercices transformateurs pour nous permettre d'accéder à cette conscience. Si connaître, c'est être, alors la non-dualité n'est pas un nouveau concept, une nouvelle pensée-objet mais un état vécu, une expérience. Pour entendre parler de cette expérience et trouver une description de cet état sans *ego* dans lequel il n'y aurait pas un autre que moi, où je serais Tout et Tout-Puissant, pur Je Suis comme je l'étais petit-enfant, nous allons maintenant en chercher les occurrences dans les poèmes de Tardieu et nous les déchiffrerons à la lumière des expériences décrites par certains mystiques et notamment par Douglas Harding.



Mon âme a été emportée et ma tête avec, sans que je puisse l'empêcher.

Sainte Thérèse d'Avila (Christianisme)

Lung-ya : "Si je menaçais de vous couper la tête avec l'épée la plus aiguisée qu'on pût trouver au monde, que feriez-vous?"

Le maître rentra sa tête dans ses épaules.

Lung-ya dit : "Votre tête est coupée!"

Le maître sourit.

Rapporté par D.T.Suzuki ("Le non-mental...")

L'épée précieuse de Vajra est juste ici et son but est de couper la tête.

Tai-hui (Tch'an)

Quelle merveille que le chemin d'amour où le sans-tête est révélé!

Hafiz (Sufi)

Quelle merveille que le chemin d'amour où le sans-tête est révélé!

Hafiz (Sufi)

Décapitez-vous!

Rûmi (Sufi)

Quand vous commencez à sentir que vous n'avez plus de tête, n'avez pas peur; venez immédiatement me voir. Ce sera le bon moment. Le moment où je pourrai vous enseigner quelque chose.

Hui-Hai (Tch'an)

Après ce jour de Pâques 1920, Jean Tardieu ne cessera donc pas d'avoir peur. Dans l'Argument précédant « Accents », son second très court recueil regroupant des poèmes écrits entre 1932 et 1938 et publiés dix-neuf ans après l'événement, Tardieu écrit : « Mais le plus souvent, je cherche à triompher d'une peur sans nom, en m'efforçant d'imiter la voix même de l'Ennemi. » Pour conjurer cette peur, pour apaiser cette angoisse, la poésie sera son instrument et nombreuses, variées et constantes seront ses tentatives pour trouver « un espace en dehors de l'espace, où l'on verse pêle-mêle toutes les choses, où elles se réduisent instantanément à rien, fondent, disparaissent, effaçant du même coup le spectateur et l'innombrable figuration du spectacle. » Tardieu *Argument Accents* Ces tentatives se révèlent sinon vaines du moins sans cesse à renouveler, épuisantes.

Les deux recueils de poésie qui suivront, « Le témoin invisible », regroupant des poèmes écrits de 1940 à 1942 et paru en 1943 ainsi que « Jours pétrifiés », regroupant des poèmes écrits de 1943 à 1947 et paru en 1943, tous deux publiés chez Gallimard, ont en commun cette recherche acharnée de sa véritable identité, à la fois soutenue et contrée par un doute perpétuel. Ce doute s'étendra d'ailleurs au mot lui-même qui s'était d'abord présenté comme instrument de reconquête du royaume perdu. Mais le temps passe, le mot et la forme poétique supposés permettre de retrouver « le fleuve caché » ( une métaphore qui est le titre même du volume des poésies écrites de 1938 à 1961 dans lequel apparaît « Monsieur Monsieur » ) deviennent eux-mêmes entachés du doute qu'ils devaient dissiper. Ne peut-on supposer que par dépit de ne plus trouver le chemin du retour, sans pourtant jamais pouvoir oublier cette plénitude de l'avant, le poète ne tente de tourner en dérision les visions confiantes dont il garde encore le souvenir et la

nostalgie, et qu'il teinte alors son lyrisme d'un humour satirique, élaborant ce ton très particulier qui unit les poèmes de diverses époques regroupés dans le recueil au titre de « Monsieur Monsieur » que chacun s'accorde à trouver « si étranges, si insolites » Emilie Noulet *Jean Tardieu*. On peut penser que l'horreur subie quotidiennement aura été si grande « qu'il faudra toute la cocasserie, tout l'humour "au carrefour du Burlesque et du Lyrique" de « Monsieur Monsieur » pour tenter de dissiper cette insupportable nausée. » Georges-Emmanuel Clancier *Préface à Accents* L'allusion à l'œuvre de Sartre indique clairement qu'il est reconnu que ces poèmes ont une portée au moins philosophique si ce n'est métaphysique ou mystique, comme nous allons essayer de le voir maintenant.

Limitant déjà mon propos aux poèmes numérotés de 1 à 5, et dans le cadre restreint de cette étude, j'ai choisi d'élucider deux passages particulièrement énigmatiques. Tout d'abord celui dans lequel les deux personnages, qui n'en font qu'un seul, entretiennent une sorte de dialogue de sourd, en tout cas antithétique, lequel nous plonge au cœur de ce qu'on pourrait appeler la méthode de Tardieu si cela n'avait rien de péjoratif car « la notion de dualité n'est pas une simple "idée" chez Jean Tardieu, mais une sensation qui a déchiré d'une manière constante sa vie intérieure » et qui est née ce jour de Pâques 1920. « Car, continue Emilie Noulet, les deux êtres qui, par l'antithèse, se rejoignent en lui, ne font qu'une seule personne, sans elle indéchiffrable à elle-même, et que les autres tiennent volontiers pour impénétrable. » Emilie Noulet in *Jean Tardieu Seghers*

Les deux premières strophes du poème I composé d'hexamètres qui s'intitule « Monsieur interroge Monsieur » mettent donc en scène deux personnages qui échangent ce dialogue :

— Monsieur, pardonnez-moi  
de vous importuner :  
quel bizarre chapeau  
vous avez sur la tête !

— Monsieur vous vous trompez  
car je n'ai plus de tête  
comment voulez-vous donc  
que je porte un chapeau !

— Et quel est cet habit  
dont vous êtes vêtu ?

— Monsieur je le regrette  
mais je n'ai plus de corps  
et n'ayant plus de corps  
je ne mets plus d'habit.

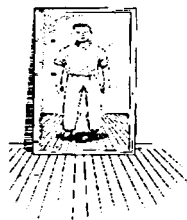
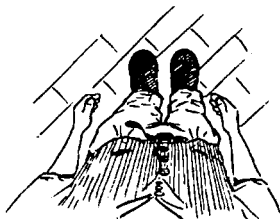
Si l'on veut bien admettre que ce dialogue puisse avoir du sens, il nous pose une énigme qui est digne

du Sphinx et dont la réponse en a aussi la simplicité. En fait, la représentation dans l'art de personnages sans tête n'est pas rare, depuis les vitraux montrant saint Denis portant cette tête dans ses mains jusqu'aux tableaux contemporains d'un Magritte. Mais plus encore, dans les textes de certains mystiques, quelle que soit leur religion, il est possible de relever des allusions à cette décapitation ou absence de tête comme celles qui sont en exergue de ce chapitre. La référence la plus claire à cet « état sans tête », à cette « vision du visage originel », se trouve dans les ouvrages de Douglas Harding qui en a perçu toute l'importance et qui a en aussi exploré toutes les implications afin de répondre à la question que se pose chacun et notamment Jean Tardieu : « Qui suis-je ? »

Au tout début du chapitre 1 « Vision » de son livre intitulé en français « Vivre sans tête », Douglas Harding raconte : « Le plus beau jour de ma vie — ma nouvelle naissance en quelque sorte — fut le jour où je découvris que je n'avais pas de tête. Ceci n'est pas un jeu de mots, une boutade pour susciter l'intérêt coûte que coûte. Je l'entends tout à fait sérieusement : *je n'ai pas de tête.* » Il continue un peu plus loin : « Il m'arriva une chose incroyablement simple, pas spectaculaire le moins du monde : je m'arrêtai de penser. (...) C'était comme si à cet instant, je venais de naître, flambant neuf, sans pensée, pur de tout souvenir. Seul existait le Maintenant, ce moment présent et ce qu'il me révélait en toute clarté. Voir, cela suffisait. Et voir quoi? Deux jambes de pantalon couleur kaki aboutissant à une paire de bottines brunes, des manches kaki amenant de part et d'autre à une paire de mains roses et un plastron kaki débouchant en haut sur ... absolument rien ! Certainement pas une tête.

Je découvris que ce rien, ce trou où aurait dû se trouver une tête, n'était pas une vacuité ordinaire, un simple néant. Au contraire, ce vide était très habité (...) J'avais perdu une tête et gagné un monde. (...) En dehors de l'expérience elle-même ne surgissait aucune question, aucune référence, seulement la paix, la joie sereine et la sensation d'avoir laissé tomber un insupportable fardeau. »

Le dessin de gauche ci-après est le portrait qu'il traça de lui-même tel qu'il se voyait et tel que chacun d'entre nous dessinerait s'il acceptait de montrer ce qu'il voit réellement et non ce qu'il imagine, ce qu'il croit savoir ou ce dont il se souvient ; de décrire ce qu'il y a sous ses yeux et non pas ce que les autres voient de lui ou lui ont appris à voir dans ce miroir : celui-ci d'ailleurs nous présente une image dans laquelle nous ne nous reconnaissons qu'à la condition d'être placés à la bonne distance. Que l'on s'en éloigne ou au contraire qu'on y colle son œil et cette image disparaît, prouvant ainsi de la façon la plus simple et la plus irréfutable, son caractère illusoire. Le dialogue entre Monsieur et Monsieur pourrait donc être illustré par les deux portraits ci-après :



celui de gauche représenterait donc « Monsieur Sans Tête », bien incapable de porter un chapeau tandis que celui de droite serait l'image humaine de « Monsieur Avec une Tête », image qui lui permet de se présenter sur la scène sociale. Autant la première image peut nous paraître étrange, avec ses pieds en haut, bien que ce soit ainsi que nous nous voyons réellement, autant la seconde nous semble familière puisqu'aussi bien c'est à elle seule que nous avons appris à nous identifier, oubliant de nous voir tels que nous sommes pour cette conscience, ici.

Si maintenant « Monsieur Sans Tête », « Première Personne du Singulier », ferme les yeux et continue de se représenter tel qu'il se voit ici, ne faisant appel ni à sa mémoire ni à ses connaissances et se fondant uniquement sur l'évidence de l'instant, sa réponse à « Monsieur Tête, Troisième Personne », non seulement n'a plus rien d'étrange mais est même empreinte de bon sens : « Je n'ai plus de corps » et n'ayant plus de corps, plus d'habits. Si encore il lève les yeux au ciel, il peut reprendre les mots de Douglas Harding ou ceux de Han Chan, un patriarche du T'chan : « J'allai me promener. Soudain, je m'arrêtai net, envahi par la compréhension que je n'avais ni corps ni esprit. Tout ce que je pouvais voir, c'était un grand Tout lumineux, omniprésent, parfait, lucide et serein. Un peu comme un miroir panoramique qui renvoyait les montagnes et les fleuves de la terre... Je me sentais aussi clair et transparent que si mon corps et mon esprit n'existaient pas. »

Ainsi, totalement identifiés à cette image là-bas qui fait partie du monde des formes composées et donc soumises au temps et à l'espace, qui vieillit inexorablement, nous ignorons que nous sommes avant tout cet espace à partir duquel sont perçues ces formes, que nous sommes ce vide qui les contient. Désormais prisonniers, enfermés dans le miroir, aliénés dans le monde des formes et de la mesure, nous ne pouvons que reprendre avec Tardieu ces mots terribles qui terminent le poème :

— Monsieur, c'était l'espace  
et l'espace  
se meurt.

Quand je passe le pont, c'est le pont qui coule et non la rivière.

Tradition Zen

L'homme extérieur est le battant de la porte, l'homme intérieur en est le gond immobile.

Maître Eckhart

Quiconque dit que le Tathagata va ou vient, s'assoit ou s'allonge, ne saisit pas la signification de mon enseignement.

Soutra du Diamant

Le second poème, dans l'ordre, à avoir retenu mon attention, s'intitule « Voyage avec Monsieur Monsieur » et met en scène un narrateur qui accompagne ou qui est le/les personnage/s de Monsieur Monsieur, au cours d'un voyage en train :

Avec Monsieur Monsieur  
je m'en vais en voyage  
Bien qu'ils n'existent pas  
je porte leurs bagages.  
Je suis seul ils sont deux.

Le poème continue et nous pose donc une seconde énigme sous la forme suivante :

Lorsque le train démarre  
je vois sur leur visage  
la satisfaction  
de rester immobile  
quand tout fuit autour d'eux.

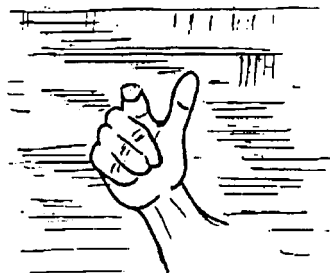
Refusant de n'y voir que provocation surréaliste ou plaisanterie à la Queneau qu'on dit avoir influencé Tardieu et dont il était l'ami, il me semble que nous devons, là encore, prendre ce récit au pied de la lettre et y trouver une référence manifeste à l'état sans ego, une allusion directe à une expérience coutumière au jeune Tardieu. Ce que nous avons appris sur « Le bon sens et la nécessité pratique d'imaginer que nous nous déplaçons dans un monde immobile est vrai, bien sûr, dans une certaine mesure. Mais c'est loin de représenter toute la vérité, il s'en faut » affirme Douglas Harding dans « Le Procès de l'Homme qui disait qu'il était Dieu ». Dans cet ouvrage, l'auteur retrace aussi notre histoire à chacun depuis le temps où, bébés, nous adorions que notre père nous fasse sauter en l'air et tourner comme un avion « parce que c'était la pièce et tout ce qui était dedans qui tourbillonnait furieusement, tout sauf (moi). » Devenu adulte, c'est moi qui tourbillonne et le monde qui est devenu immobile. La peur, l'agitation intérieure nous ont envahis au lieu de rester là-bas dans le monde des formes.

Il est pourtant très simple de retrouver cette « satisfaction de rester immobile » dont jouit Monsieur Monsieur en effectuant par exemple l'exercice qui consiste à « faire tourner le monde » et à être le « unmoved mover of the world » selon l'expression de Douglas Harding. Lorsque je pointe le doigt vers

« ce-d'où-je-vois » et que je tourne sur place, les autres me voient bouger alors que pour moi, je reste totalement immobile tandis que tournoie le monde qui m'entoure. Je deviens alors « Celui qui met le monde en mouvement » tandis que je demeure immobile, inaffecté, à la condition d'avoir le courage de voir ce que je vois et non ce que le langage et les habitudes culturelles et sociales me forcent à voir. Comme précédemment, nous pouvons illustrer par le dessin de gauche, le point de vue de Monsieur Tête qui se projette à l'extérieur de lui-même et s'imagine tourner sur lui-même tel que les autres le voient. Le dessin de droite représente ce que perçoit réellement Monsieur Sans Tête, c'est-à-dire un monde qui danse selon le rythme qu'il lui impulse et l'on comprend alors que la danse de Shiva qui dans l'Hindouisme désigne le monde des formes, n'est pas une métaphore mais bien la description de la réalité même.



Monsieur Tête s'imagine tourner.



Monsieur Sans Tête fait tourner le monde.

Comme le dit Wittgenstein : « Les aspects des choses les plus importants pour nous, sont cachés par suite de leur simplicité et de leur familiarité même. » Il est alors difficile pour notre esprit voilé par le mirage de "maya", pour notre mental menteur, de croire qu'une expérience aussi simple puisse nous révéler notre véritable nature, cette nature divine du Tout-Puissant qui fait danser le monde, même si toutes les traditions confirment effectivement que la compréhension de notre nature divine nous est accessible quand nous sommes devenus pareils à de petits enfants.

La strophe suivante du poème ne nous pose pas d'énigme si nous sommes de bons joueurs au « Jeu de Faces » auquel il était précédemment fait référence. Face à face, vis à vis, le monde de la dualité n'est qu'un long combat pour Monsieur Tête déchiré par les opinions contraires. Ainsi se poursuit le voyage :

Comme ils sont face à face

chacun a ses raisons

L'un dit : les choses viennent

et l'autre : elles s'en vont.

Le narrateur décrit bien ce qu'il voit : Monsieur Tête et Monsieur Sans Tête assis face à face sur deux banquettes disposées vis à vis. Pour un observateur extérieur, une troisième personne, cela est juste mais pour un Monsieur comme pour l'autre, c'est une aberration dont seul est victime, Monsieur Tête qui a pris l'habitude de se voir de l'extérieur comme un objet dans le monde des objets et de s'appréhender comme tierce personne. Monsieur Sans Tête, quant à lui, voit bien le visage de Monsieur là-bas mais ici, à zéro centimètre de lui, il ne voit pas de visage, il ne voit rien, percevant seulement un espace infini, ouvert, lumineux qui contient toutes choses : il voit ce rien à partir duquel tout est possible. C'est aussi Monsieur Sans Tête qui, à la question de Monsieur Tête lui demandant si la réalité persiste en dehors de la conscience que nous en avons, répond en affirmant « qu'après nous ne reste rien du tout ». Mais Monsieur Monsieur est bien incapable de rendre à chacune des personnes, la Première du singulier et la Troisième, ce qui lui revient respectivement. Le voyage décrit dans le second poème ne peut donc s'achever que dans la plus grande des confusions et sur la même note pessimiste que s'achevait le premier :

Alors le train s'arrête  
avec le paysage  
alors tout se confond.

La poésie est cette chance, insuffisante mais splendide, qui renoue l'être avec la communication cosmique de l'enfance ; par delà la *séparation* de l'âge d'homme, elle est un écho de cette voix déjà entendue dans l'enfance, qui elle-même apparaissait comme le retour d'une voix antérieure et parfaite.

Georges-Emmanuel Clancier *Préface à Le fleuve caché*

Là aussi s'achève prématurément notre parcours qui, je l'espère, à la différence de ce voyage, ne se termine pas dans la confusion mais a plutôt permis de dissiper un peu de l'incompréhension, tout au plus amusée, qui s'empare du lecteur devant ce spectacle que lui offre « Monsieur Monsieur » « au carrefour du burlesque et du lyrique » puisque tel est le ton que veut lui donner l'auteur dans son « Argument ». Au terme de cette étude, il nous est devenu difficile de ne voir que pitreries et clowneries dans ces poèmes. Plus que Tardieu ne veut nous le faire croire lui-même, nous pensons avoir montré que ceux-ci évoquent les expériences familières de cette époque révolue d'avant la chute dans le miroir, d'avant ce matin de Pâques 1920 où il fut chassé du Paradis pour avoir goûté au fruit de l'arbre du Bien et du Mal, c'est-à-dire de la dualité. Comme ceux d'un amoureux éconduit, ironisant sur l'adorée dont il recevait naguère encore les faveurs, ces poèmes me semblent ainsi rapporter exactement les expériences d'un état situé au-delà ou en deçà de la dualité.

« Monsieur Monsieur » m'apparaît donc comme une œuvre réellement poétique dans la mesure où elle incite le lecteur à arracher le masque que la culture a collé sur son visage originel, masque certes indispensable à son existence humaine mais qu'il finit par confondre avec son vrai visage : « Si le lecteur consent à devenir complice du jeu, s'il parle et vit mes fantoches en les lisant, s'il entend sa propre voix intérieure moduler des accents grotesques, irréels à force de niaiserie, s'il sent son masque parcouru de tics nerveux, annonceurs d'une gesticulation idiote et libératrice, — alors

#### MONSIEUR MONSIEUR

aura gagné. » Jean Tardieu *Arguments Monsieur Monsieur*

Qu'y a-t-il donc à gagner sinon le combat contre « Maya », contre le poids des habitudes du langage et de la culture et comment comprendre ces mots autrement que comme une invitation faite au lecteur à rechercher une libération du monde de la dualité et des formes et à retrouver ce visage qu'il avait avant la naissance, invitation reprise par tous ces poètes qui par un lent travail de transmutation, tentent de faire des mots qui nous tiennent prisonniers, les outils même de notre libération ?



## BIBLIOGRAPHIE GENERALE

- Ramesh BALSEKAR, *Consciousness speaks* 1992 Advaita Press
- Alain BOSQUET, *Anthologie de la Poésie Française Contemporaine*, 1994 Le Cherche-Midi
- Serge CHAMPEAU, *Ontologie et Poésie*, 1995 Vrin
- Arnaud DESJARDINS, *A la recherche du Soi* (4 tomes) 1983 et sv. La Table Ronde
- Douglas HARDING, *Le Procès de l'Homme qui disait qu'il était Dieu*, 1996,  
Les Editions du Relié
- Douglas HARDING, *Vivre Sans Tête*, 1979, Le Courrier du Livre
- Douglas HARDING, *Renâitre à l'Evidence*, 1995, Le Courrier du Livre
- Sri NISARGADATTA Maharaj, *Je suis*, 1982 Les Deux Océans
- Emilie NOULET, *Jean Tardieu*, 1978, Poètes d'Aujourd'hui, Seghers
- Patrick RAVIGNANT, *Les Versants du Silence*, 1996 Dervy
- Sogyal RIMPOCHÉ, *Petit Livre Tibétain de la Vie et de la Mort*, 1993 La Table Ronde
- Jean TARDIEU, *On vient chercher Monsieur Jean*, L'Imaginaire, Gallimard
- Jean TARDIEU, *La Part de l'Ombre*, 1995, NRF, Poésie, Gallimard
- Jean TARDIEU, *Le Fleuve Caché*, 1996, NRF, Poésie, Gallimard
- Jean TARDIEU, *L'Accent Grave et l'Accent Aigu*, 1997, NRF, Poésie, Gallimard

## SITES INTERNET

The Advaita Vedanta : <http://www.cco.caltech.edu/~vidya/advaita/>

The Headless Way : <http://www.headless.org/>